milles au large île Johnson, en l'honneur de notre maître d'équipage.

—Oh ! fit ce dernier, un peu confus, monsieur Clawbonny !

—Quant à cette montagne que nous avons reconnue dans l'ouest, nous lui donnerons le nom de Bell-Mount, si notre charpentier y consent !

—C'est trop d'honneur pour moi, répondit Bell.

—C'est justice, répondit le docteur.

—Rien de mieux, fit Altamont.

—Il ne nous reste donc plus que notre fort à baptiser, reprit le docteur ; là-dessus nous n'aurons aucune discussion ; ce n'est ni à Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, ni à Washington que nous devons d'y être abrités en ce moment, mais à Dieu qui, en nous réunissant, nous a sauvés tous. Que ce fort soit donc nommé le Fort-Providence !

—C'est justement trouvé, répartit Altamont.

—Le Fort-Providence, reprit Johnson, cela sonne bien ! Ainsi donc, en revenant de nos excursions du nord, nous prendrons par le cap Washington, pour gagner la baie Victoria, de là le Fort-Providence, où nous trouverons repos et nourriture dans Doctor's-House !

—Voilà qui est entendu, répondit le docteur ; plus tard, au fur et à mesure de nos découvertes, nous aurons d'autres noms à donner, qui n'amèneront aucune discussion, je l'espère ; car, mes amis, il faut ici se soutenir et s'aimer ; nous représentons l'humanité tout entière sur ce bout de côte ; ne nous abandonnons donc pas à ces détestables passions qui harcèlent les sociétés ; réunissons-nous de façon à rester forts et inébranlables contre l'adversité. Qui sait ce que le ciel nous réserve de dangers à courir, de souffrances à supporter avant de revoir notre pays ! Soyons donc cinq en un seul, et laissons de côté des rivalités qui n'ont jamais raison d'être, ici moins qu'ailleurs. Vous m'entendez, Altamont ? Et vous, Hatteras ?

Les deux hommes ne répondirent pas, mais le docteur fit comme s'ils eussent répondu.

Puis on parla d'autre chose. Il fut question des chasses à organiser pour renouveler et varier les provisions de vivres ; avec le printemps, les lièvres, les perdrix, les renards même, les ours aussi, allaient revenir ; on résolut donc de ne pas laisser passer un jour favorable sans pousser une reconnaissance sur la terre de la Nouvelle-Amérique.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Les intentions de la reine étaient connues ; on savait qu'elle devait se rendre à la cérémonie, qu'elle lirait ou remettrait un protêt, en un mot qu'elle ferait une scène, et qu'il y aurait probablement une émeute. Cette impression était même si forte, que beaucoup de gens pensaient que la cérémonie serait ajournée.

Le roi et les ministres avaient pris toutes les précautions imaginables. Des théâtres en plein vent, des ballons, et toutes sortes de divertissements avaient été préparés pour distraire la populace et la tenir à distance ; on avait concentré le plus de troupes possible à Londres ; sous un prétexte ou sous un autre, on avait obstrué les voies publiques ; on fit même tant et si bien, que le grand spectacle dont sir Walter Scott nous a laissé une si splendide description, faillit ne pas avoir de spectateurs.

La reine se rendit un peu avant l'heure de la cérémonie à l'abbaye ; elle se présenta successivement à plusieurs portes, mais partout la consigne la plus sévère était donnée ; on n'entra point sans un billet, et, chose qui serait comique si elle n'était si triste, la reine d'Angleterre n'en avait point ! Lord Hood, qui l'accompagnait, eut beau dire aux cerbères qui gardaient les entrées : Ne reconnaissez-vous point votre reine ? on lui répondit poliment, mais avec fermeté, que l'on ne connaissait personne, qu'il fallait un billet. Il produisit le sien ; mais il n'était point transférable.

La foule qui remplissait les rues n'était ni aussi nombreuse ni aussi dévouée à la reine que dans les premiers temps.

Il faut bien le dire, il n'y avait plus que la populace qui, par habitude, faisait cause commune avec elle ; ou tout au moins dans les couches sociales moins infimes, le nombre de ses partisans avait bien di-

minué, et l'on voyait qu'ils n'avaient plus à leur tête ou derrière eux les mêmes chefs et les mêmes meneurs. Cobbett ne s'était point trompé, et Castlereagh, de son côté, s'était bien rendu compte de la situation ! De faibles hurrahs en certains endroits, dans quelques autres un silence glacial, autour de l'abbaye quelques sifflets et des paroles désobligeantes, c'est tout ce que la triomphatrice d'il y a huit mois peut recueillir sur son passage ! Un de ces farceurs éhontés qui se trouvent partout pour insulter au malheur—peut-être un misérable, soudoyé par ses ennemis—eut la lâcheté de lui crier : "Va retrouver Bergami !" C'était là un de ces mots cruels qui résument de la manière la plus ignoble l'opinion du moment. Histoire de tous les temps et de tous les lieux ! Sa voiture à six chevaux ne fut guère entourée au retour que par ces infatigables gamins qui, dans les grandes villes, s'égosillent à la suite de n'importe qui et en l'honneur de n'importe quoi ; leurs acclamations, les dernières qu'elle devait entendre, la poursuivaient plutôt comme une ironie que comme une ovation.

Le peuple courait aux parades, aux débits de bière, aux illuminations. *Panem et circens* ! On se sent le cœur soulever de dégoût en lisant cette page de l'histoire et l'on répète le mot hautain, mais vrai, de M. Guizot : "la vile multitude !"

Au dedans de l'abbaye la parade royale avait parfaitement réussi ; le roi, tant on craignait une émeute, avait passé la nuit chez l'orateur (2) ou président des Communes, et, bien qu'il n'eût pas toute la vigueur et l'aplomb que réclamait une pareille circonstance, il excita un certain enthousiasme lorsqu'il prêta à la constitution le solennel serment dont les Anglais sont si fiers et si jaloux. Les grands dignitaires empanachés, et toute la cour costumée comme aux temps les plus anciens, les hérauts d'armes, les hallebardiers, firent le plus grand effet. Lord Londondery (Castlereagh), très-bel homme, et le duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo, avec leurs grands costumes et leurs nombreuses décorations de tous les ordres imaginables, furent tout particulièrement remarqués et admirés. L'assistance, qui avait été choisie, et pour bien dire triée pour la circonstance, se montra très-enthousiaste. A certains quolibets cependant, à certaines remarques facétieuses et peu respectueuses, on put juger que la royauté avait perdu un peu de son prestige ; la sublime mascarade n'était pas prise au sérieux, comme elle l'eût été dans le siècle précédent (3).

Malgré cela, la journée fut autant un triomphe pour le roi qu'un échec et une humiliation fatale pour la reine. Le chancelier qui avait présidé au procès écrivait le lendemain : "Tout est fini, tout est sauvé ! La journée d'hier a dû apprendre à la reine combien la faveur populaire est inconstante... On a brisé les fenêtres de Castlereagh, de Montrose, de quelques autres encore, au moment où les illuminations se préparaient... Nous avons une très-belle illumination, John Bull nous a épargnés. Sa famille a même été fort polie à mon égard pendant que ma voiture se rendait à l'abbaye. L'affaire s'est terminée d'une façon que personne ne pouvait espérer. Le matin, chacun s'était rendu à la cérémonie sous une impression de crainte et d'angoisse (4)."

En effet, tout était fini, fini surtout pour la pauvre Caroline. Rentrée dans son hôtel, la honte, le dégoût, la colère devaient la suffoquer : une âme moins forte se fut livrée au découragement. Il n'en fut rien ; ce coup terrible la tua, mais ne

(2) Nous avons ainsi traduit le mot *speaker* en Canada dès les premiers temps de notre constitution. Les Français aiment mieux dire *speaker* et employer un mot anglais qu'un mot français, qui leur paraît détourné de son véritable sens. Si nos pères avaient fait comme eux, il ne nous resterait guère que des mots anglais.

(3) In ancient times, these decorated figures in procession would have been regarded with silent awe, or accompanied with murmurs of respectful and sincere applause ; in the present instance, they were received with laughter, and the highest nobles of our land became subject to the gibes and jeers of apprentice boys and the lowest of the mob. On a subsequent occasion better taste was shown ; the procession which accompanied William IV. to the Abbey was a military array ; the fine and affecting part of the ceremony was preserved, the trumpet was discarded." Hughes—History of England.

(4) Lettre de lord Eldon citée par M. Saint-René Taillandier.

la subjuguera aucunement. Le lendemain, Georges IV reçut la dernière lettre qu'elle lui écrivit ; et comme elle apprit que le roi partait pour l'Irlande où il voulait recueillir des ovations arrachées à la misère et à la surprise du peuple, elle se décida à passer en Ecosse, où elle se savait elle-même très-populaire. Elle avait compté sans le terrible ennemi qui se tient en embuscade à nos moments les plus critiques ; comme on le dit d'une manière assez banale, mais trop vraie, elle fut surprise par la mort. Une fièvre se déclara au bout de la quinzaine, c'est-à-dire le 3 août ; le 7, elle était morte !

Elle avait voulu lutter jusqu'à la mort, lutter même après ; elle y parvint. Ses funérailles furent un grand embarras pour le gouvernement et pour le roi ; elles furent même sanglantes, car deux hommes du peuple y furent tués par les troupes.

Elle avait inscrit dans son codicile : "Je veux que mon corps soit porté sans pompe à Brunswick, et que l'on grave cette inscription sur mon tombeau : 'A la mémoire de Caroline-Elizabeth de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.'"

Cette mort soudaine ne pouvait point manquer d'exciter les commentateurs ; le roi se trouvait par là trop bien servi, on ne pouvait croire que la chose se fut passée naturellement. Le ministère s'allarma des rumeurs malveillantes qui circulaient ; il voulut escamoter aux dépouilles de la reine les funérailles auxquelles elle avait droit, tout comme il lui avait refusé pendant sa vie les honneurs qui avaient été rendus aux autres reines. D'un autre côté, le parti qui, après s'être fait un instrument de la malheureuse Caroline, l'avait lâchement abandonnée le jour du couronnement de Georges IV, sembla vouloir se rallier autour de son cercueil, et exploiter une dernière fois les malheurs qu'elle avait éprouvés, les injustices qu'elle avait subies. Les ministres avaient réglé que le cercueil serait conduit directement à un port de mer sans passer par la cité. Le peuple en décida autrement. Malgré toutes les précautions qui avaient été prises, le cortège ne suivit point le programme officiel. On avait barricadé les rues, on attaqua l'escorte de dragons qui entourait le corbillard, et l'on parvint à mener le convoi, malgré ses conducteurs, jusqu'à l'entrée de la cité, où le lord Maire à cheval reçut la reine défunte, tout comme il avait reçu la reine triomphante, lorsqu'elle allait faire ses actions de grâce à l'église de St. Paul, au mois de novembre. Se servant du privilège qui appartient à la cité, il ne laissa entrer qu'une compagnie de dragons dont la modération lui était connue, et le convoi funèbre put traverser tout le vieux Londres au son des cloches de toutes les églises, voix lamentables bien différentes des carillons joyeux dont il a été question dans une autre partie de ce récit.

Après cette triste procession, pendant une partie de laquelle le corbillard avait été mené comme un train d'artillerie, le cercueil fut enfin déposés dans l'église de Colchester, d'où il fut dirigé sur Harwich, et là, placé à bord d'une frégate, qui le conduisit sur les côtes du Hanovre. Mais cela ne se fit point sans qu'un tour de force ministériel ne privât l'ombre de la vindicative princesse de sa dernière revanche. L'inscription que les exécuteurs testamentaires avaient mise sur la bière fut enlevée et remplacée par une autre plus inoffensive.

Pendant ce temps, le roi était en Irlande, d'abord au château de Dublin, puis au château de Slane, résidence de lord Conyngham. Il avait quitté Londres après la mort et avant l'enterrement de la reine. Sa réception en Irlande fut des plus enthousiastes ; ce peuple n'était point gâté, il s'en faut, par les faveurs royales, et Georges IV se mit pour lui en grands frais d'amabilité. Lord Byron a publié à ce sujet une de ses satires les plus violentes : *The Irish Avator*. Il n'y épargne ni le souverain qui mystifiait son peuple avec des déclarations d'amour à brûle-pourpoint, ni le peuple qui se laissait ainsi bernier et répondait aux avances du monarque par les plus abjectes flatteries. Ce fut, du reste, une comédie de courte durée : la toile tomba avec le départ du roi, et l'Ir-

lande n'en fut ni moins maltraitée, ni moins mécontente.

Quelques passages de *The Irish Avator* donneront une idée des brûlants sarcasmes du poète :

Ere the daughter of Brunswick is cold in her grave.
And her ashes still float to their home o'er the wave
Lo ! George the triumphant speeds over the wave,
To the long-cherish'd isle which he loved like his...bride

C'est la première strophe ; l'on voit que le début promettait, et ces vers sont on ne peut plus piquants, lorsqu'on songe qu'ils furent écrits par lord Byron, qui ne fut pas lui-même un époux plus tendre que Georges IV !

Le lecteur trouvera que les strophes suivantes, entr'autres, ne sont pas au-dessous de la première :

But he comes ! the Messiah of royalty comes !
Like a goodly Leviathan roll'd from the waves !
Then receive him as best such an advent becomes,
With a legion of cooks and an army of slaves.

Could that long wither'd spot be but verdant again,
And a new spring of noble affections arise.

Then might freedom forgive thee this dance in thy chain,
And this shout of thy slavery which saddens the skies.

Each brute hath its nature : a king's is to reign,
To reign ! In that word see ye ages, comprised
The cause of the curses all annals contain
From Cæsar the dreaded to George the despised.

Le ton de cette strophe surtout est d'un républicanisme farouche, que les poètes de la révolution française n'auraient point désavoué. Tout en faisant la part de la licence poétique et de l'excentricité de Byron, il fallait que l'opinion publique eût été bien travaillée en Angleterre, pour qu'on le prit sur un pareil ton. En rapprochant cette pièce des écrits de Cobbett, du complot de Thistlewood, de l'effervescence populaire pendant le procès de la reine, on peut bien se demander ce qui serait arrivé si celle-ci avait continué à jouer le rôle qu'on lui avait préparé, si elle n'avait point laissé échapper de ses mains le sceptre fragile de la popularité ? Qui sait si elle n'aurait point pu le reprendre ? La parole cruelle que l'on prête à Georges IV : "C'est la plus grande délivrance que je pouvais désirer," est peut-être vraie au point de vue de la politique anglaise et de la tranquillité de l'empire.

Cette tranquillité n'était point facilement maintenue, et nous allons voir comment un homme d'une grande énergie—Castlereagh, succomba à la rude responsabilité de cette période orageuse de l'his-

P.C.

(A continuer.)

FEUILLES DE FER PLUS MINCES QUE DES FEUILLES DE PAPIER.—Nous avons souvent entendu parler de feuilles de fer plus minces que le papier, et voici que nous avons dans notre bureau une liasse de feuilles de fer dont l'épaisseur est moins de moitié de celle qui sert à notre impression. Cette épaisseur est de 0,004 de pouce ou les $\frac{1}{25}$ de celle de notre papier. Ces feuilles de fer sont assez malléables pour être déchirées facilement, et assez flexibles pour être ployées aussi bien que le papier d'imprimerie ordinaire. Ces spécimens de fer si merveilleux ont été fabriqués en faisant passer le saumon brut au laminoir, par la compagnie Pearson et Knowles ; son habile directeur, M. Hoper, a découvert le moyen d'obtenir cette finesse au laminoir sans qu'il y ait adhérence.

Entendu à la police correctionnelle :

"Prévenu, vous êtes accusé d'avoir dérobé un lapin. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

—Je vais vous dire mon président, j'ai une passion pour le lapin, je l'adore, cet animal !

—Mais ce n'est pas là une excuse.

—Oh ! malheur ! Qu'est-ce qu'elle devient alors, la liberté des cultes ?..

Mme Calino reçoit une robe de sa tailleur. Elle l'essaye et lui écrit aussitôt :

"Les poches de la robe que vous m'avez livrée sont placées si haut que je suis obligée de monter sur une chaise pour prendre mon mouchoir."

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien, au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.

ENFANTS HARGNEUX.—On croit souvent qu'un enfant est violent et emporté par nature, quand pourtant cela n'est dû qu'aux vers qui le tourmentent. Ne grondez pas, mais administrez-lui les PASTILLES VERMIFUGES DE WINGATE.